

sur des cartons pour imiter la façade d'un café, nommé « Les fauchés » : occuper une usine n'empêche pas d'avoir le sens de l'humour. En regardant de plus près, on remarque la photographie d'une *pin-up* en bikini épinglée sur le décor en carton : « le MLF », comme la grande presse surnomma les mouvements féministes qui prirent leur essor après 1968, aurait une lourde tâche devant lui... Humour (masculin) donc, mais on est là, comme nous l'explique C. Bougeard p. 117-119, dans une grande usine en lutte depuis le 30 avril 1968 et la première occupée par ses salariés (avec une autre à Woippy en Lorraine) à compter du 14 mai, bientôt imitée par des centaines d'autres. Le directeur, Pierre Duvochel, et ses adjoints ont été « séquestrés » – ou « retenus », c'est selon – le même jour. S'ils eurent le droit de négocier avec les deux grands dirigeants syndicaux nationaux, Georges Séguy (Confédération générale du travail [CGT]) et Eugène Descamps (Confédération française démocratique du travail [CFDT]), en direct sur Europe 1 le 19 mai, ils ne furent relâchés que le 29.

Comme en 1936, derrière l'impression de « grandes vacances » donnée par la grève générale avec occupation, la lutte des classes était rude. Le 24 mai, le préfet de Loire-Atlantique, Pierre-Émile Vié, demanda au cabinet du ministre de l'Intérieur l'autorisation de tirer à balles réelles sur les manifestants qui assiégeaient la préfecture, avaient brûlé sa voiture et hissé un drapeau rouge sur la façade. L'autorisation lui fut fort heureusement refusée. Néanmoins, il y eut au total dans le pays sept morts et près de 10000 blessés, plusieurs dizaines très grièvement, qui paralysé, qui amputé...

C'est toute la richesse, toute la complexité, toute la dureté, tout le dynamisme de la Bretagne contemporaine que l'ouvrage de C. Bougeard nous donne à comprendre : réputée « sous-développée » à la Libération, gaulliste dans les années 1960 mais en même temps lieu d'expérimentation sociale et de renouveau culturel, berceau des luttes antinucléaires du Pellerin à Plogoff en passant par Étel, devenue « rose » après 1981... Souhaitons que l'auteur nous donne un jour prochain ou pas trop lointain la suite de cette passionnante histoire sociale et politique !

Gilles RICHARD

Alain CROIX, Thierry GUIDET, Gwenaël GUILLAUME, Didier GUYVARCH, *Histoire populaire de Nantes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 480 p.

C'est un ouvrage original que signent quatre auteurs habitués à travailler ensemble, notamment dans le cadre de la revue *Place publique* ou dans l'imposant et incontournable *Dictionnaire de Nantes* publié en 2013³³. Original non pas par sa forme – un volume in 8° un peu épais mais sans illustrations – mais par le sujet : *L'histoire populaire de*

33. Cf. le compte rendu d'Yves Coativy, *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCII, 2014, p. 444-446.

Nantes. C'est en effet la première fois que cette approche est réalisée pour l'histoire de la ville, et même de toute ville en France, et cette thématique n'est pas sans interpeller.

On s'attend par conséquent à voir développer la démarche dans une introduction en bonne et due forme, en tête d'ouvrage. Deuxième originalité, il n'en est pas ainsi et le lecteur attaque directement le chapitre « De la nuit des temps aux Romains », ce qui n'est pas sans surprendre. Mais ce n'était qu'un prétexte pour définir, p. 19 à 23, le concept d'histoire populaire repris *in fine* dans une sorte de conclusion, dont le titre est emprunté à un livre de Georges Duby : « L'histoire continue... », p. 453-456. Puisant dans Gramsci (1934) la définition du peuple, les auteurs s'inscrivent dans la lignée du livre de Michelle Zancarini-Fournel, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours* (2016), pour donner au concept de peuple un sens social qui s'étend au champ politique dès le XIX^e siècle, voire la Révolution française. Le peuple consiste *a priori* dans « la part de la population dont le sort, la vie dépend d'acteurs sociaux qui constitue une élite ». Mais ses contours sont « mouvants, flous, variables dans le temps », suscitant constamment des interrogations et des redéfinitions, d'autant que de nouvelles appellations apparaissent depuis le XIX^e siècle, rendant complexes les interprétations puisées dans le regard de l'Autre, c'est-à-dire l'élite elle-même. Cependant, les pauvres forment le noyau dur du peuple et ont une large part dans le déroulement du propos, dans une perpétuelle opposition entre peuple et élite, bourgeoisie et classes laborieuses voire prolétariat. Cette autre manière d'interroger l'histoire, vertueuse en soi, révèle un engagement idéologique et social, une démarche militante, ce qui peut amener à considérer l'*Histoire populaire de Nantes* comme un essai sur fond d'histoire plus qu'un ouvrage strictement historique.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que ce qui est écrit est historique et ne prête pas à la critique des faits. Si les sources ne sont pas précisément indiquées, les auteurs ayant banni délibérément les notes de bas de page et l'appareil critique classique pour alléger la lecture du livre, elles sont bien réelles et évoquées rapidement, en renvoyant purement et simplement à la bibliographie très bien faite par François Macé dans le *Dictionnaire de Nantes*. Celle-ci est complétée par six titres plus récents, sans oublier les publications sur les quartiers réalisées par les Archives municipales et, bien entendu, les contributions historiques parues dans *Place publique*. Et comme on connaît le sérieux des auteurs, ceux-ci sont également retournés, autant que de besoin, à la consultation des archives elles-mêmes. Pour que le lecteur non suffisamment averti dispose de repères, une chronologie est proposée en fin de livre, présentée comme une innovation et un défi. Le choix des événements et les thématiques qu'ils concernent témoignent de la sensibilité des auteurs pour aborder leur histoire du peuple nantais.

Cela dit, comme les sources originales ont la fâcheuse tendance de ne tenir compte que des élites, comment faire pour révéler au fil du temps ces « vies minuscules arrachées à l'oubli », « les petits, les sans grade » de Victor Hugo fondus en une masse

indéterminée dans l'épaisseur de l'histoire ? On risque de voir écrire une histoire en négatif, peut-être entachée de subjectivité induite par l'interprétation même de la documentation. C'est au lecteur d'en décider, l'ouvrage, comme on l'a dit, étant davantage un essai, sujet de réflexion plus qu'un exposé de faits. Il n'en reste pas moins qu'on peut s'interroger sur les expressions utilisées, notamment avant le XIX^e siècle. Parler de « métaux » à l'âge du fer, de « clivages sociaux » à l'époque romaine, de « revendications ouvrières » au milieu du XV^e siècle apparaît quelque peu comme anachronique. Sans doute faut-il y voir un moyen de faire comprendre, aux lecteurs non avertis du XXI^e siècle, la réalité des choses en les comparant à ce qu'ils peuvent connaître. Mais c'est aussi prendre le risque du raccourci pris pour argent comptant ; et dans une société qui a tendance à évaluer l'histoire à l'aune de ses valeurs contemporaines, c'est alors prendre le risque de sortir les faits de leur contexte et, partant, de les laisser mal interpréter.

On surfe ainsi, au fil du temps et des chapitres développés suivant un plan chronologique, sur un certain nombre de notions propres au peuple dans lesquelles la pauvreté a une large part. Depuis la fin du Moyen Âge, on assiste à une lente et inexorable dégradation des conditions de vie, entraînant pour la « force muette » pauvreté, faim, danger de la peste, peur permanente, où le seul souci est de manger. La misère est omniprésente, tandis que les nantis qui disposent du pouvoir politique, surtout économique, chrétiens avant tout et quelquefois étrangers, font la chasse aux minorités protestantes et Roms (même s'il est précisé que le terme n'existe pas alors). « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés » (vers de La Fontaine cité p. 73), cette image noire du peuple de Nantes pourrait laisser entendre que les Nantais actuels sont des survivants, ou alors « venus d'ailleurs ».

C'est d'ailleurs ce qui est évoqué pour le XVIII^e siècle, où l'on parle de « travailleurs immigrés », en même temps que de la naissance d'une « classe ouvrière » – comprendre par exemple la main-d'œuvre des manufactures – et d'un peuple Noir – les esclaves affranchis ou non qui vivent dans la cité ligérienne. Dire que le siècle connaît encore des « conflits sociaux » s'inscrit dans la ligne de la revendication salariale des tailleurs de pierre de 1445. Pourtant, évoquer la part du peuple dans la traite des Noirs était indispensable, et c'est chose faite ; c'était bien l'affaire de tous. Pour fonctionner, ce commerce a nécessité le recours à toutes les couches de la société, faisant des plus modestes les « soutiers de la traite ».

À partir de la Révolution, l'exercice devient plus aisé, compte tenu de la masse documentaire dont on peut disposer : archives, images animées ou non, témoignages, presse, travaux de recherche et de synthèse. L'importance matérielle du propos s'en ressent, plus des deux tiers de l'ouvrage. La chute de l'Ancien Régime donne un poids politique indéniable au peuple, sous les bannières de la fraternité et du changement. Malgré ce tournant social, le XIX^e siècle pose toujours les mêmes questions de la place des femmes dans la société, de la pauvreté et du partage de la

richesse au moment de la révolution industrielle, de la configuration de véritables classes sociales et de la misère qui y est associée, de la mendicité, de l'alcoolisme, des disparités de l'habitat et même de la place des Bretons dans la cité.

La période contemporaine permet de focaliser autour du concept de peuple des notions et des faits déjà bien connus, de la Grande Guerre acceptée, subie puis refusée, au Front populaire et à l'ancrage populaire de la Résistance. Reste ensuite à développer l'après-guerre, l'espoir d'une souveraineté populaire en 1944, « reconstruire le vivre ensemble », « changer la forme de la ville »... donnant une large part à l'action des édiles municipaux puis métropolitains, depuis 1977, en faveur d'une ville rendue à ses habitants tous confondus, le peuple y compris, en termes d'urbanisation, de loisirs, du « droit de tous à la ville ».

En près de 500 pages, Alain Croix et ses collègues brossent ainsi la vie difficile – voire plus – du peuple de Nantes et sa lente appropriation d'un espace urbain de plus en plus vaste, sur les plans politique, économique, social et décisionnel : « manger à sa faim, conquérir la dignité, se battre pour l'accès à l'école, aux loisirs, lutter pour la démocratie inachevée ». C'est une approche originale qu'il convient de souligner, la lecture en est aisée, même si certains concepts restent anachroniques et le langage maîtrisé, voulu sans jargon, pas toujours accessible au lecteur « grand public ». Un ouvrage qu'il faut posséder dans sa bibliothèque, ne serait-ce que pour sa démarche historique non conventionnelle et les champs de recherche qu'elle ouvre.

Jean-François CARAËS

Gérard LE BOUËDEC et Christophe CÉRINO, *Lorient ville portuaire : une nouvelle histoire, des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 351 p.

Cet ouvrage se présente d'abord comme un « beau livre », comme savent en produire les Presses universitaires de Rennes, par son format comme par son iconographie exceptionnelle – des plans et gravures des XVII^e-XVIII^e siècles aux photos aériennes couleur... Mais au-delà de la forme, il s'agit d'un livre de fond : appuyé sur une base exceptionnelle de travaux récents, réalisés tant par les auteurs que par une imposante série de mémoires et thèses réalisés depuis un quart de siècle au laboratoire d'histoire de l'Université de Bretagne-Sud, il nous propose une « nouvelle histoire » du pôle lorientais, trente ans après celle publiée chez Privat sous la direction de Claude Nières, affichant dans la dualité de son titre l'ambition de combiner histoire portuaire et histoire urbaine.

Il s'agit bien d'abord de l'histoire d'un port, dans toute son amplitude chronologique, de la fin XVII^e siècle au début du XXI^e siècle, ou plus exactement d'un complexe portuaire multi-sites se déployant sur la rive droite de l'estuaire du Blavet, du confluent du Scorff à celui du Ter, au gré de ses mutations spatiales et diversifications fonctionnelles successives.